Les femmes funambules – *Clotilde de Brito*

Les femmes funambules marchent sur tous les fils.
Fil à linge, malmené par les caprices du vent,
fil à plomb qui voudrait les entraîner toujours vers le sol,
fil à coudre, fil à souder, pour repriser, réparer tout ce qui se brise ou se déchire.

Les femmes funambules marchent sur tous les fils.
Fil à la patte dans lequel elles s'emmêlent les pinceaux,
« file dans ta chambre » pour le fils qui donne du fil à retordre,
coups de fil qui blessent comme des coups de poing.

Chaque journée se joue sur le fil du rasoir, comme si leur vie à elles ne tenait qu'à un fil.
Les femmes funambules pensent et calculent.
Elles se lèvent très tôt dans les brumes d'un café filtre, regardent de leur 3e étage les réverbères encore éteints.
Aujourd'hui encore, affronter le petit matin.
C'est fou ce qu'ils sont petits les matins. C'est le « matin », et jamais l' « aube », c'est le « lever », jamais l' « aurore ». Les mots aussi restent modestes dans leur tout petit quotidien.

Elles partent travailler, parfois loin, parfois pour une bouchée de pain, et la baguette à un euro vingt.
Elles croisent les doigts pour tenir.
Et que tienne aussi la vieille voiture dont il faudra faire la vidange, sinon ça sera « à plus dans le bus » (et le ticket à 1.50 qu'on paie en sus).
Et que tienne encore la machine à laver (combien déjà les jetons du lavomatique ?).
Les femmes funambules cherchent leur équilibre entre les grandes craintes et les petites victoires : une invitation à la mer, les promos de supérette, une pièce trouvée dans le caddie (c'est toujours ça de pris).

Les femmes funambules jonglent avec leurs bouts de vie.
Elles travaillent à la chaîne, dans l'agroalimentaire, chorégraphie répétitive, toujours les mêmes mouvements, et puis il faut se taire, et suivre la cadence. Drôles de robots qui dansent mais qui sont faits de chair.
Elles prennent soin aussi, des gens, des anciens, des petits, des maisons, des bureaux, et forment les esprits.
Aides-soignantes, femmes de ménage, caissières, dames de compagnie, nounous, assistantes de vie scolaire…
Métiers du lien, métiers du soin,
de la parole qui console, et du savoir qui se transmet, de la main tiède qui soutient,
en charge de la dépendance et des devoirs des gamins.

Tous les métiers du care,
tous les métiers du précaire,
quand ils se conjuguent au temps partiel, au temps des contrats courts ou intérimaires.

Les femmes funambules vacillent quelquefois, les mailles du filet sont parfois trop larges pour les rattraper si elles tombent.
Femmes retraitées, chômeuses, handicapées,
femmes mères ou sans enfant, sans compagnie ou mal accompagnées,
en précarité mensuelle, en précarité menstruelle.

Au RMI, au RSA, en ALD, les APL, la CMU… ça jongle avec les sigles, les allocations, les déclarations, les actualisations.

Il en faut du courage pour décoller du sol quand on vous plaque à terre.
Il en faut de l'espoir pour regarder le ciel, pour y voir autre chose que le gris des immeubles.
Et la paperasse qui s'entasse, la paperasse qui encrasse les neurones de la joie, les synapses du plaisir.
Non, ça ne décolle pas, c'est terre-à-terre, ces papiers à remplir, à signer, à envoyer, ces dossiers à régler.

Demander, envoyer, recevoir, rendre des comptes, tout justifier, toujours se justifier.
« Pardon d'être là, merci, excusez-moi. »
Sans cesse faire ses preuves,
jamais de relâche,
toujours être jugées,
la moindre erreur, la moindre tache,
toujours critiquées.

Elles auraient aimé au moins une fois faire partie de ceux qui ne se justifient pas.
Et qu'on les regarde parfois d'en bas, les femmes funambules, elles qui glissent si haut, si haut…
Si haut parfois sur un fil si fin
qu'on ne les voit pas.